

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Laurent Tailhade
et Isabelle Denis-Ghn

À BAS L'ARMÉE NON À L'OBÉISSANCE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

*"Morts dans les tranchées (durant la Boucherie de 14-18)"
anonyme (vers 1914-1918) source "www.awm.gov.au" Domaine public*



À BAS L'ARMÉE,
NON À L'OBÉISSANCE

RECUEIL

HURLER DE TERREUR

En ce jour particulier, en mémoire de cette grande boucherie militaro-industrielle que fut la guerre 14-18...

Un hommage...

— NOOOOOOOON !

André se relève d'un coup dans son lit en hurlant de terreur, il est en sueur, les yeux exorbités par l'épouvantable frayeur de ses souvenirs : la tranchée, les cadavres en putréfaction dans la boue, les morceaux de corps qui jonchent les bords visqueux de ce boyau à demi-enterré. Ses copains encore en vie, ectoplasmes décharnés, qui attendent d'être déchiquetés eux aussi. L'espoir d'en finir mêlé à l'espoir d'en revenir.

— André ? Qu'y a-t-il ? demande apeurée son épouse qui dormait à ses côtés.

Il tourne la tête doucement vers son aimable compagne, comme si la lenteur devait ne pas réveiller les morts. Il est hagard, encore perdu dans son cauchemar quotidien... pourtant ça fait plus de deux ans qu'elle est finie, cette boucherie inhumaine, ce carnage ignoble. Il se rappelle le jour où il a planté la baïonnette dans le ventre d'un jeune homme simplement venu d'en face. Ce long bout de métal qui est allé lui déchirer les entrailles.

La pluie des obus, le bruit incessant de la mitraille, jour et nuit, métronome agaçant de la mort, l'odeur

âcre de la poudre et métallique du sang, et la merde qui jaillit comme l'ultime soubresaut du vivant.

— Pardon ma chérie, toujours ma mémoire, mon cauchemar récurrent.

— Ce jeune garçon ?

Il la regarde, silencieux. Il plonge son âme au fond des yeux de son amour.

— Oui, finit-il par expirer dans un souffle de culpabilité.

Ils s'étreignent, il pleure, elle le rassure d'un baiser chaste.

— C'est fini mon amour.

— Jusqu'à quand ?

nb : à mon grand-père, André Gohin (1896-1991) qui, si cette histoire est "fictive", il n'en reste pas moins qu'il s'est réveillé tous les matins en hurlant de terreur... plus de deux ans après cette infâme boucherie.

— Isabelle Gohin —

11 novembre 2020

GARDE-TOI
DE LA HAINE

J'ai retrouvé il y a peu une lettre de mon arrière-grand-père, Clair Noigh. Elle est datée du 31 octobre 1918.

Je l'ai retrouvée dans les archives que m'a laissées ma grande sœur Madeleine-France. Pliée en huit et enfermée dans une boîte vide de Corned beef.

Après l'avoir lu j'ai pleuré. J'ai pleuré de rage contre la bêtise humaine et je veux aujourd'hui lui rendre hommage.

Épinac, 31 octobre 1918.
Heureusement éloigné du théâtre de cette foutue boucherie, je vois revenir du front des hommes en pleurs dont il manque un bras, une jambe, un ou deux yeux, une partie de la mâchoire... tous en tout cas, ont perdu leur innocence et leur jeunesse à "jouer" à s'entretuer entre humains.

La boue et la merde des tranchées collent à leur peau comme un habit d'immondices.

Et moi ?

Moi je suis là, tranquille, au chaud, et désormais seul. Ma femme vient de rejoindre notre fils dans un ailleurs certainement meilleur. Notre fils déchiqueté en petits morceaux d'humains sur une mine le 23 juillet 1916, à Verdun. Lisbeth a bien essayé d'y survivre. Mais elle s'est empoisonnée avant-hier en me laissant sa dernière lettre d'amour... désolée.

Le curé est passé après ça pour vouloir me donner je ne sais pas quoi avec son air

de cul-bénit. Lui qui en août 14 bénissait à tout va. Je l'ai renvoyé à coups de pompes dans le cul... les corbeaux volent bas quand les cadavres s'amoncellent, et les curetons savent y faire.

Me voilà seul, parmi ces connards qui il y a quatre ans vociféraient en barbares assoiffés du sang des autres. Ils ne m'ont pas pardonné de ne pas partager leurs chants patriotiques infâmes, leurs blagues imbéciles et puérides.

Je les ai vus partir entiers et sûrs de leur "victoire" éclair sur "le boche". L'homme de l'autre côté de la "frontière" qui lui aussi, mené par le bout de la queue par des intérêts dont il ne pouvait rien comprendre.

Et je les ai revus... pour ceux qui sont revenus de l'abattoir. Chiens tristes et perdus... sans collier.

On parle de victoire déjà.

Quelle victoire ?

Une victoire ?

Les corps en tas informes, tertres à la gloire de l'Homme. L'Homme immonde.

Et voilà qu'un courageux épinacois vient de balancer un pavé à travers la vitre de ma chambre en criant : « Planqué ! »

Planqué... de leur haine panurgiste ?

Eux, qui comme des rats subjugués, ont suivi le bruit du fanatisme hexagonal ?

Je vais en finir. Rejoindre ma douce Lisbeth et Thibault, mon cher fils.

Je lègue tout ce que j'ai, c'est-à-dire pas grand-chose, à ma fille Zèphe.

Garde-toi de la haine.

— Isabelle Gohin —
22 novembre 2021

LAURENT TAILHADE
une présentation¹

Né le 16 avril 1854 à Tarbes (Hautes-Pyrénées), mort le 1er novembre 1919 à Combs-la-ville (Seine-et-Oise) ; écrivain ; sympathisant libertaire.

Dans la biographie monumentale qu'il lui a consacré, Gilles Picq a estimé que la provocation était, chez Laurent Tailhade, « considérée comme un art de vivre ». De fait, on a surtout retenu, de la carrière de ce poète, son appétit insatiable pour la polémique. Bretteur dans l'âme, aussi vindicatif que versatile, Tailhade cédait volontiers aux délices de la philippique, de l'attaque ad hominem, de la rupture spectaculaire avec l'ami de la veille, et du duel à l'épée ou au pistolet, si prisé dans les milieux journalistiques du XIXe siècle. Dans sa Jungle politique et littéraire, Victor Méric se souvenait d'un « grand poète "aristophanesque", dont on redouta, si longtemps, l'humeur belliqueuse et la plume mordante ». Quant à l'écrivain Pascal Pia qui, jeune, l'avait connu, il écrivit : « Une rime heureuse pouvait, chez lui, déterminer tout un massacre... Il y avait en Tailhade un rhéteur qui s'enivrait de sa façon. » Ennemi du conformisme bourgeois, sympathique aux persécutés, il fut un compagnon de route de l'anar-

chisme de 1891 environ à 1905, date à laquelle il le répudia comme il l'avait soutenu : avec fracas.

Issu d'une famille de magistrats pieux et conservateurs, marié à l'âge de 25 ans, le jeune Laurent Tailhade mena tout d'abord une existence sans histoire à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), où il vécut avec son épouse de 1879 à 1883. Sympathisant monarchiste, défenseur de l'Eglise catholique, pilier du casino local, il s'adonnait également à la poésie, et publia des vers d'inspiration parnassienne.

Après la mort de sa femme, en janvier 1883, il s'installa à Paris, où s'ouvrirent à lui de nouveaux horizons. Il fréquenta alors le cabaret du Chat noir, et fraya avec la bohème littéraire et anticonformiste de Montmartre.

Son père, mécontent, lui coupa les vivres et l'obligea à rentrer à Bagnères-de-Bigorre au début de 1886, pour le soumettre à un mariage arrangé. Ce devait être un désastre, Tailhade étant devenu farouchement anticlérical et subversif. Séparé de sa nouvelle épouse — le divorce serait prononcé en 1891 — initié à la franc-maçonnerie en 1887, il se réinstalla à Paris l'année suivante, et devint une des figures de la poésie symboliste et décadente.

À cette époque, une partie de la bohème littéraire parisienne naviguait volontiers dans les eaux de l'anarchisme, par esprit de révolte contre l'ordre social. Des gens aussi divers que Ber-

nard Lazare, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Félix Fénéon, Jean Ajalbert, Rémy de Gourmont, Paul Adam, Adolphe Retté, Léon Deschamps ou Francis Vielé-Griffin ont à l'époque écrit des articles sympathiques à l'anarchisme — ou à ce qu'ils croyaient être l'anarchisme — dans des revues comme *La Plume*, *Le Mercure de France*, *Les Entretiens politiques et littéraires*, *La Revue blanche* et *L'En-dehors*.

En 1891, Laurent Tailhade accéda à la notoriété en publiant *Au pays du mufle*, un recueil de ses ballades les plus antibourgeoises publiées dans le *Mercure de France*. À l'époque, il collaborait également à *La Plume* et à *L'Ermitage*. La revue *Les Hommes d'aujourd'hui* publia son portrait à la une. C'est sans doute à cette époque qu'il devint morphinomane et bisexuel, la nature de sa relation avec Edward Sansot, rencontré en 1892, ne faisant aucun doute.

Le 10 novembre 1893, la conférence provocatrice au théâtre de l'œuvre, qu'il prononça sur la pièce d'Ibsen, *Un ennemi du peuple*, fit scandale, mais reçut l'appui des artistes d'avant-garde : Stéphane Mallarmé, Octave Mirbeau, Maurice Barrès, José-Maria de Heredia, Saint-Pol Roux, Rachilde, Paul Gauguin, Henry de Groux, Maurice Denis, Roger Marx ou encore Francis Vielé-Griffin.

Le 9 décembre, il participait au banquet de *La Plume* quand un reporter du *Journal* vint recueillir les réac-

¹ Tiré de "Dictionnaire Maitron des anarchistes" paru aux Éditions de l'Atelier éd., 2014, Paris. ISBN 978-2-7082-4268-5.

tions de l'assistance sur l'attentat anarchiste à l'Assemblée nationale (voir Auguste Vaillant). Deux convives se singularisèrent par leur approbation : l'anarchiste Pol Martinet et Laurent Tailhade. Mais seule la réponse du second fit scandale : « Qu'importent les victimes, si le geste est beau ! Qu'importe la mort de vagues humanités, si par elle s'affirme l'individu ! » La presse s'indigna, et ne l'oublia pas quand, cinq mois plus tard, il fut à son tour victime d'une bombe qualifiée d'anarchiste.

Le 4 avril 1894, alors qu'il était attablé au restaurant Foyot avec sa compagne Julia Miahle, quelqu'un plaça une bombe sur le rebord de la fenêtre, dans son dos. Tailhade fut grièvement blessé — il devait perdre un œil — et hospitalisé six semaines.

Plusieurs thèses ont couru sur l'attentat Foyot, dont l'auteur n'a jamais été identifié. La première est celle d'un attentat anarchiste raté — visant le Sénat, le porteur de la bombe aurait été contraint de s'en débarrasser sur le premier rebord de fenêtre venu. On soupçonna Félix Fénéon, Louis Matha ou encore Paul Delesalle. Sans suite. Une deuxième thèse, lancée par le quotidien monarchiste *Le Gaulois*, fut que Tailhade avait lui-même commandité l'attentat pour se faire de la publicité. La police abandonna rapidement cette piste fantaisiste. Une troisième thèse, avancée par *Le Matin*, portait sur la vengeance d'une femme ba-

fouée — Gisèle d'Estoc — mais celle-ci était alors à Nice, mourante. Une quatrième thèse était celle d'une provocation policière, voire d'une machination des services secrets russes, piste évoquée par Philippe Oriol. Une cinquième thèse, enfin, lancée dans le *New York Herald* par un journaliste vraisemblablement français, penchait pour le crime passionnel commis par un amant éconduit de Julia Miahle.

La presse, persuadée qu'il s'agissait d'un attentat anarchiste, se gaussa de « l'arroseur arrosé » et *L'Écho de Paris* salua la « bombe intelligente ». Tailhade répliqua vertement et, dans *Le Journal* du 27 avril 1894, confirma toute la sympathie qu'il avait pour l'anarchie et pour la propagande par le fait. À peine sorti de l'hôpital, il voulut en découdre et provoqua en duel plusieurs journalistes qui l'avaient insulté.

En 1895, il entra à la rédaction de *L'Écho de Paris*, où travaillait également Bernard Lazare. Il y dénonça l'antisémitisme des milieux étudiants, ce qui lui valut, le 29 juin, un duel à l'épée avec un journaliste de *L'Antijuif* qui lui estropia la main.

En 1896, Laurent Tailhade donna des articles à *La Revue blanche* dirigée par Fénéon, et à *La Renaissance*, le quotidien anarchiste individualiste et littéraire de Pol Martinet, puis devint un collaborateur assez régulier du *Libertaire* de Sébastien Faure. En février 1897, il quitta *L'Écho de Paris*, de-

venu antidreyfusard, et entra à *L'Aurore* et aux *Droits de l'homme*. Le 17 octobre 1898, son ancien ami Maurice Barrès, devenu un des chantres de l'anti-dreyfusisme, le blessa au bras. En 1899, il collabora à *La Petite République* et au *Journal du peuple*, quotidien de l'extrême gauche dreyfusarde dirigé par Sébastien Faure. Dans *A travers les groins* (1899) puis *Imbéciles et gredins* (1900), il fit une satire féroce des milieux cléricaux et militaires. En 1900, Laurent Tailhade était une des plumes les plus acerbes du *Libertaire*, mais il ne fréquentait guère la rédaction du journal désormais animé par Matha. Il recevait en revanche souvent la visite de deux de ses jeunes rédacteurs admiratifs, Fernand Desprès et Miguel Almercyda. Il devait aider ce dernier quand il fut incarcéré, en 1901.

À l'occasion de la venue du tsar Nicolas II en France, Tailhade vilipenda la III^e République et les intellectuels aux ordres qui chantaient les louanges du « tsar rouge ». Son article « Le triomphe de la domesticité », dans *Le Libertaire* du 15 septembre 1901, lui valut d'être inculpé pour appel au meurtre. Il comparut le 10 octobre 1901 devant la 9^e chambre du tribunal correctionnel avec le gérant du *Libertaire*, Louis Grandidier. Parmi les témoins cités par la défense figuraient Georges Yvetot, Liard-Courtois, Jean Grave et Émile Zola. Octave Mirbeau, Anatole France et Sébastien Faure écrivirent des

lettres de soutien, lues à l'audience. Au terme des débats, Tailhade fut condamné à un an de prison et à 1 000 francs d'amende ; Grandidier à six mois et 100 francs.

Cet emprisonnement provoqua, dans les milieux politiques et littéraires avancés, une campagne pour la libération de Tailhade, mais il fut aussi l'occasion de sa rupture avec *Le Libertaire*. Un jeune chroniqueur de l'hebdomadaire avait en effet déploré les violences de langage qui mènent inutilement en prison. Tailhade expédia à Matha une lettre épiciée dans laquelle il s'indignait : « Monsieur, vous m'avez fait insulter par un insecte tombé de votre belle barbe. » Et de mettre fin sur le champ à sa collaboration.

« Tailhade, enfin libéré, prit à peine le temps d'un peu de repos et se jeta, avec une ardeur nouvelle, dans la bagarre, devait raconter Victor Méric. Il fut alors de toutes les réunions et manifestations d'avant-garde. On entendait, trois ou quatre fois par semaine, au fond des quartiers populaires, dans les salles de meeting, retentir sa voix claironnante où roulaient tous les cailloux de son pays. Ses attitudes, ses gestes larges et, parfois, comme bénisseurs, la façon dont il assénait sur le front des auditeurs, ses périodes les plus magnifiques et ses traits les plus empoisonnés, soulevaient les foules ivres de passion. »

Signant désormais dans les quotidiens anticléricaux tels que *L'Aurore* et *L'Action*,

ainsi que dans *L'Assiette au beurre*, Laurent Tailhade était haï des conservateurs et adulé par la jeunesse avancée. La chute de sa *Ballade Solness* notamment, publiée en 1902, marqua les esprits : « Frappe nos cœurs en allés en lambeaux / Anarchie ! Ô porteuse de flambeaux ! / Chasse la nuit ! écrase la vermine ! / Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux, / La claire Tour qui sur les flots domine ! » En 1952, dans *Le Libertaire*, André Breton devait citer ce poème comme source d'inspiration primordiale des surréalistes.

Après la fondation de l'Association internationale antimilitariste (AIA), en juin 1904 à Amsterdam, Tailhade fut nommé membre du comité directeur pour la France, aux côtés de Miguel Almereyda et de Georges Yvetot. Un titre purement honorifique, puisqu'il n'assista jamais aux réunions et ne prit part à aucune décision.

À cette époque cependant, quelques critiques d'extrême gauche commencèrent à s'élever contre le personnage. Dans *Prostitués*, en 1904, Han Ryner reprocha au « prétendu anarchiste » sa morgue aristocratique, son plaisir à salir et son engagement superficiel, préférant le bon mot à la véritable lutte des idées.

Par la suite, Tailhade ne fit pas mentir la critique. Quand, en 1905, Francis Jourdain, qui préparait le numéro unique d'un journal, *La Rue*, pour célébrer la Révolution russe, commanda un article à l'auteur

du « Triomphe de la domesticité », Tailhade accepta, mais lui expédia... un pamphlet contre son ennemi intime, le poète Jehan Rictus. En août et en septembre 1905, caché derrière le pseudonyme Azède, il vendit au *Figaro* des articles railleurs sur le congrès de la *Libre-Pensée*, auquel il participait. Mais ce fut l'affaire de « l'affiche rouge » qui provoqua sa rupture publique avec l'extrême gauche. En octobre 1905, l'AIA mit son nom parmi les signataires d'une affiche antimilitariste qui devait provoquer un procès retentissant (voir Roger Sadrin). L'utilisation de son nom sans son consentement mit Tailhade hors de lui, et il démissionna publiquement de l'AIA le 8 octobre. Le *Rappel* du 13 octobre publia son courrier où, au passage, il disait regretter son article « Le triomphe de la domesticité ». Almereyda et Yvetot lui répliquèrent par une lettre ouverte publiée dans *L'Aurore* du 11 octobre et dans *Le Libertaire* du 15 octobre 1905.

Trois mois plus tard, Laurent Tailhade, poussé par son ami réactionnaire Aristide Bruant, passa à l'ennemi. Le *Gaulois* du 24 janvier 1906 publia une lettre de contrition où il déclarait rompre avec les anarchistes. « Je me suis autrefois paré du nom d'anarchiste. Hélas ! quand on a déduit les névropathes, les déments et les cambrioleurs de l'anarchie, il reste, à part Élisée Reclus, qui est mort, et moi-même, qui m'en vas, un effectif si restreint qu'on ne le

peut envisager sérieusement. » Il récidiva avec une lettre du même type dans le quotidien antisémite *La Libre Parole* du 29 janvier. Avec ce reniement, Tailhade espérait obtenir une place au Gaulois. Ce fut en vain. Il ne vendit qu'une poignée d'articles au quotidien monarchiste, dont un particulièrement réactionnaire, contre la CGT.

Laurent Tailhade devait regretter amèrement sa trahison de 1906, qui finalement ne lui apporta rien, hormis une mise à l'index des milieux révolutionnaires. Il se consacra alors essentiellement à la littérature, et son ton s'adoucit à l'égard de ses anciens amis. Son article « Dans les guignols de l'anarchie », paru dans le numéro du 26 octobre 1907 de l'hebdomadaire satirique *Je dis tout*, les rudoyait tout en rendant hommage à Sébastien Faure, à Almereyda et à Yvetot. En revanche, il y dénigrait Victor Méric et Francis Jourdain. À la même époque, il prit la défense de Matha, victime d'une machination policière. Dans *Je dis tout* encore, il attaqua férocement, en 1909, les antisémites de *L'Œuvre*. Cela lui valut, en novembre, de se battre en duel avec Gustave Téry, puis avec Urbain Gohier.

En 1910, alors que l'hebdomadaire *Les Hommes* du jour préparait un portrait de Tailhade, ce dernier essaya de renouer le contact avec Victor Méric, un des responsables de la revue. De fait, le numéro des *Hommes* du jour du 17 septembre 1910, qui lui fut consacré,

amorçait une timide réhabilitation du « traître ».

En août 1914, le premier des mouvements de Laurent Tailhade fut patriote, et il se porta volontaire pour être engagé ce qui, vu son âge, était exclu. Vers la fin de la guerre, il se rallia cependant au pacifisme et salua la Révolution russe dans le journal *La Vérité*. En 1919, Victor Méric et Eugène Merle l'approchèrent pour une collaboration au *Merle blanc*. Il accepta mais n'eut pas le temps d'y écrire. Le poète, épuisé par des congestions pulmonaires à répétition, s'éteignit en effet le 1er novembre à Combs-la-Ville.

Une souscription, en grande partie alimentée par Sacha Guitry, permit de le faire extraire de la fosse commune pour lui donner une sépulture descente au cimetière Montparnasse, à Paris. Parmi la foule assistant aux obsèques, le 20 février 1921, on pouvait apercevoir Jean Grave et Émile Pouget.

LETTRE
AUX CONSCRITS

S'il existait encore un sauvage, comme le Huron de Voltaire, indemne de nos erreurs et de nos préjugés, un homme simplement homme devant la Nature, homme ne connaissant du vieux monde ni les alcools frelatés, ni le général Marchand, ni la contagion syphilitique, ni les missionnaires, ni les gazettes, un homme enfin que n'aveugle aucune des tares léguées par deux mille ans de christianisme, il serait à peu près impossible de représenter à cet ingénu en quoi consiste la mécanique et le recrutement des armées permanentes.

À mesure que s'efface l'idée ancestrale de patrie, et les dogmes qui séparaient les nations, et les frontières naturelles qui circonscrivaient l'héritage des peuples, il semble que la tyrannie absurde et malfaisante de la chose militaire devienne plus oppressive et plus cruelle. Au temps où nous vivons, la force du militarisme résulte de l'organisation débilatante qui métamorphose le soldat et l'officier en ronds-de-cuir sustentés par le contribuable au même titre que les rats-de-cave ou les gabelous, organisation dont l'importance grandit à mesure que décroissent les instincts belliqueux. Le monde moderne harnache d'autant plus de militaires qu'il enfante moins de guerriers. Jadis, quand le courage personnel faisait partie des vertus re-

quises pour tuer les hommes en bataille rangée ; quand il fallait apporter dans le carnage cette forme de bravoure qui jette aveuglément la brute sur son ennemi et que l'homme partage avec les plus immondes carnassiers ; quand la guerre n'était pas une destruction méthodique ordonnée par des ingénieurs et des chimistes, un fléau d'ordre expérimental que déchaînent les laboratoires ; quand, pour donner la mort, il fallait s'offrir aux coups de l'adversaire et le combattre face à face, la soldatesque n'était pas ce que plus tard elle devint : une source de ruines, un chancre dévorateur, un ulcère qui détruit les forces économiques des pays civilisés.

Car la civilisation — ou, du moins, ce qu'appellent d'un tel nom les privilégiés heureux d'un état de choses qui leur permet de croître dans la fainéantise, l'ignorance et la vanité — car la civilisation européenne se manifeste d'abord par le zèle qui anime chaque puissance, république ou monarchie, à mettre sur pied un nombre de soldats toujours plus formidable et, dans l'attente d'un péril imaginaire, d'un conflit dont nul ne veut, — à se ruiner chaque jour, à perdre ses enfants et ses trésors, ses plus beaux mâles et ses plus beaux deniers, son sang et sa fortune dans le cloaque militaire, dans le goût de l'obéissance passive, dans le gouffre sans fond des armements.

La dépense monstrueuse occasionnée par l'achat et l'entretien des outils de

guerre, dépouille tous les ans ceux qui labourent et produisent. Les canons et les fusils, les torpilleurs et les cuirassés, la poudre et la dynamite, la fumée et le massacre emportent des milliards, des sommes plus que suffisantes à nourrir tout ce que l'Europe compte de faméliques et de va-nu-pieds. Les aciers les plus purs, les chefs-d'œuvre de la métallurgie et de la balistique sont dévolus aux engins de destruction. Le meurtre coûte cher. Les budgets de la marine et de la guerre vident impitoyablement l'escarcelle du pauvre afin que des amiraux, des maréchaux, des colonels, des ministres, empanachés et ridicules, fassent tonner les salves et, sous les drapeaux ondoiyants, promènent leurs costumes de foire, leurs uniformes de bureaucrates homicides, leur chienlit de croquemitaines édentés.

Mais le luxe des arsenaux, le prix des armes à longue portée, les accessoires de l'égorgeage patriotique, de la férocité administrative et paperassière ne permettent guère de payer autrement que par un surcroît de maux les esclaves astreints aux labeurs du régiment.

Aussi, pour alimenter d'hommes ses casernes, pour donner des valets aux officiers, des tueurs à la société bourgeoise, Napoléon, organisateur du despotisme en France, imagina le service obligatoire, les armées permanentes ignorées jusqu'à lui.

Remplaçant les mercenaires par des captifs obligés, quand même, à une besogne improductive, par un bétail humain soumis à tous les affronts, aux ordres stupides, aux injures, à la bêtise des chaouchs et des sous-offs, la « Patrie » enrôle dans ses ergastules une troupe frémissante ou résignée de jeunes hommes qui ne peuvent refuser la casaque militaire.

Les patrons, malgré leur avarice, malgré leur haine cynique ou papelarde, consentent néanmoins à payer peu ou prou. Mais l'État s'arroge le droit de spolier, chaque année, la génération montante. Il dérobe les fruits de son labeur. Jetant l'ouvrier dans la bourdonnante oisiveté de la caserne, il détourne l'être jeune et robuste du métier qu'il connaît, des activités que lui confère un long apprentissage, ne lui demandant autre chose, en retour, que d'obéir sans raison, d'obéir sans honneur, d'obéir comme une brute, comme un rouage silencieux dans un appareil de mort.

Cette conscription des adolescents que devraient accompagner les pleurs des mères, les cris de haine et de fureur poussés par les conscrits, cet acte de tyrannie hypocrite et féroce donne lieu à des réjouissances, à des hurlements de fête dans les lieux publics.

Marqués au front comme les bêtes d'un troupeau, les partants beuglent dans la rue et font voir le numéro qui les sort de la communion des hommes pour les transmuier en chourineurs.

Hoquets d'ivrognes, mots confus, chansons ordurières, ils traînent dans les débits d'alcool une allégresse de commande et l'ennui qui les ronge au fond du cœur !

Les dispensés, les vieilles bêtes, les ogresses du trottoir et les femmes du monde sur le retour contemplent d'un œil béat ce spectacle nauséabond. Le départ de la classe fait baver d'aise les catins et les bistros. Nul ne s'indigne ! Nul ne se révolte. L'offrande à Moloch du printemps sacré, de vos vingt ans, ô jeune homme ! laisse indifférentes et soumises, crédules, peut-être, à la hideuse fiction du patriotisme, celles même dont les entrailles vous ont portés.

À Montmartre, cependant, au mois de février 1897, les familles intelligentes arborèrent des emblèmes de deuil, le matin du tirage au sort. Les pères de famille n'acquiesçaient point à l'appel de la classe, à l'enrôlement de leurs fils dans le bagne des esclaves et des tueurs.

Ce deuil ressenti par les êtres qui pensent, mais que, dociles aux préjugés, la plupart des hommes se gardent bien d'exprimer ; ce deuil, nous entendons, ce soir, le proclamer devant vous, conscrits qui partirez demain, en vous disant — à cette heure des adieux, — telles paroles de réconfort et de sauvegarde que vous emporterez comme un testament de vos aînés dans les ténèbres de l'exil.

Vous avez passé naguère sous la toise. Vous avez, au conseil de révision, fait voir à des médecins militaires dont un banquier juif ne voudrait pas pour soigner ses chevaux, les secrets intimes et les imperfections de votre corps. Nus comme pour un marché d'ouailles, bousculés, maniés, retournés, mesurés, grelottant sous l'œil du gendarme, vous fûtes les animaux que la patrie achète sans payer.

Déclarés propres au service, bons pour la corvée et les instructions du talapoin, la vidange des latrines et les insultes de vos chefs, la tête rasée à la manière des bandits, écœurés par la nuit fétide, la première nuit de la chambrée, il vous faudra bientôt commencer l'instruction militaire, apprendre les recettes nouvelles pour expédier la mort à distance, pour faire des cadavres et de la pourriture avec des jeunes hommes, fils du peuple comme vous, pour anéantir des malheureux que vous ne connaissez point et contre lesquels vous ne sauriez avoir aucun grief.

Conscrits ! Les défenseurs de la bourgeoisie approuvent grandement cette culture. Selon ces docteurs, le paysan ne récolterait pas son blé, le maçon ne gâcherait pas son plâtre, si quelques milliers d'oisifs ne protégeaient ainsi les travaux par l'étude opiniâtre de l'assassinat.

Les peuples — il en est encore — soumis aux gouvernements théocratiques, font intervenir le surnaturel pour, d'un lien mystique,

river la chaîne du soldat. De tout temps, d'ailleurs, prêtre et soudard firent bon ménage ensemble. Le Dieu des juifs, le dieu des chrétiens, le dieu de toutes les races qui ont le malheur de croire en Dieu, se nomme Sabaoth, Seigneur des armées. C'est lui qui propage les hécatombes, fait gicler le sang et tomber les têtes, pareilles à des épis mûrs. Simon de Montfort l'invoquait pour abolir l'Occitanie, et Louis XIV lui disait des prières en dévastant l'Europe. C'était le maître de Charles XII et d'Attila.

De nos jours, en plein soleil, malgré la science de quelques-uns et les lumières de presque tous, notre pieux allié Nicolas II, tsar allemand de la sainte Russie, impose à ses troupes le serment de défendre l'Empereur, le Saint-Synode et les institutions autocratiques. Si c'est un esprit ignorant ou faible, la sanction de l'Au-delà corrobore les pénalités que lui prodigueront ses chefs.

Toi, conscrit de France, l'on t'épargnera ces mômeries et tu n'auras pas le dégoût des incantations devant l'image du Crucifié. Ton aumônier lui-même, est beaucoup trop astucieux pour te couvrir d'un ridicule si outré. Non. La loi qu'on te proposera ne renferme pas le moindre élément mystique et les intrigues du chapelain commenceront un peu plus tard. On ne te fera pas jurer sur l'Évangile. On te demandera simplement de renier ta dignité virile, ta conscience, ta volonté, sans même colorer d'un prétexte

cette ignominie et sans alléguer pour te corrompre les dogmes d'autrefois. On te lira un code qui n'a d'autre sanction que la mort, un code qui t'oblige à recevoir sans indignation ni révolte les outrages, les coups même et les crachats de tes supérieurs, si tu ne veux pas que l'on mène tes vingt ans au poteau d'exécution.

Or, cette loi draconienne qui te livre sans défenseur à un tribunal « dont la justice, disait Pellieux, n'est pas la justice ordinaire », cette loi contre laquelle on ne saurait se défendre avec trop de soin, par qui te fait-elle condamner ? Quel est, d'après elle, ton accusateur et ton avocat ? C'est ton sergent, ton capitaine, ceux-là mêmes à qui elle impose, du matin au soir, l'obligation d'être tes bourreaux ! C'est à toi que je parle, à toi, conscrit, mon enfant par l'âge et, par la tâche quotidienne, mon frère ! c'est à toi que n'a pas encore atteint la souillure des armes, à toi qui peux vivre et penser encore loin du bagne maudit où les puissances conjurées de l'ordre social travailleront demain à t'arracher le cœur !

Puisque l'heure va sonner pour toi de payer à la Société bourgeoise l'impôt du sang, qu'elle ne t'épargne pas plus que les autres impôts, l'heure où toi, fils d'ouvrier, ouvrier toi-même, prolétaire d'hier et prolétaire de demain, tu vas endosser la livrée du soldat, en échange de ton vêtement d'homme libre et de citoyen ; puisque tu vas quitter l'atelier, l'usine, le chan-

tier, le théâtre de ton labeur quotidien, ce milieu où tu vivais encore avec un peu d'indépendance dans l'allégresse de ton printemps, malgré la haine et la rancune que faisait vivre en toi l'iniquité sociale ; puisque ta conscience t'appartient encore, fais comparaître devant elle ceux qui demain te parleront en maîtres et se feront tes geôliers. Naguère encore, tu étais la chair à travail, la bonne vache nourricière qui sustente du meilleur d'elle-même la troupe des privilégiés. Pour le patron, pour le riche, tu peinais comme un nègre, comme une bête, sans améliorer pour cela ton maigre ordinaire, sans alléger les travaux de tes parents ni reconnaître jamais les privations qu'ils ont souffertes pour toi.

Or, tes parents sont des lâches. Ils défèrent au mensonge de la Patrie et permettent sans horreur que tu t'en ailles « sous les drapeaux ». Si bien que tu n'es plus à présent la chair à travail de l'usine, mais la chair à tuerie de la caserne, l'organe impersonnel dans la mécanique détestable qui, sous le nom d'armée et sous prétexte de défense publique, annihile tout ce que les hommes de ton âge portent dans le cœur et dans l'esprit de bon, de généreux et de sensé.

Dans cet enfer de la caserne, dans cette école du crime, tu vas devenir une machine à donner la mort. Avec ton harnais de guerre, ton fusil, ta baïonnette, par le sabre et par le revolver, tu imposeras aux malheu-

reux, tes frères, l'autorité malfaisante des riches et des ventrus. Toi, qui ne possèdes pas un lopin de terre, pas une pièce d'or, tu te feras le gardien de la propriété ; hélas ! tes vingt ans rendront paisible le sommeil des parvenus sexagénaires, à moins que ton sang n'aille, dans les pays équatoriaux, engraisser le territoire enlevé par violence aux peuples indigènes, pour l'accroissement des larrons, prêtres, soudards ou financiers. Tu veilleras sur la Banque de France, et les caves où s'engloutit, au profit de quelques-uns, l'or péniblement amassé par l'effort de tous. Tu veilleras en faction devant la porte des bals où tes officiers vendent aux enchères leurs grâces d'étalons, où ces hommes entretenus, débattent le tarif de leurs charmes à travers les musiques langoureuses et les tièdes parfums. D'autres « devoirs » t'appelleront encore. Bientôt peut-être, comme à Châlons, comme à la Martinique, bon gré mal gré, tu te feras le meurtrier de tes frères et ton glaive rouge sera teint dans le sang de prolétaires comme toi.

Camarade, il te faut, à présent, vouloir. Il te faut à cette heure décisive de ton existence, opter pour le bon ou le mauvais chemin. Entre un homme libre, conscient, aimant ses frères de douleur, et le butor sanguinaire, hébété par d'infamantes idoles, courbant la tête,

asservi sous le joug des sy-cophantes, choisis résolument et pour toujours :

D'un côté, l'honneur, l'intelligence et la vertu ; de l'autre, la honte, la superstition et le crime !

D'un côté, le passé ; de l'autre, l'avenir.

À toi d'orienter ta route et de connaître ton devoir. Sache si tu veux être un homme doux et fraternel, au lieu du tueur qui sacrifie trois années de sa vie à étudier l'art de donner la mort. Je ne te prêche pas la rébellion ouverte, comme le désirent sans doute les mouches de la préfecture et les magistrats du Palais. Si mes conseils te détournent de la désobéissance flagrante ; si j'obtempère de la sorte aux injonctions des Lois scélérates, ce n'est pas, je crois l'avoir montré, que je fasse grand état de leur vindicte et de leurs inhibitions. Mais j'estime qu'une révolte isolée, un cas d'exception, le témoignage solitaire d'un grand cœur ne sont d'aucune efficacité dans le combat que nous menons. L'irrégulier attire sur soi les foudres brutales ou sournoises d'un monde fou de lâcheté. Les pouvoirs sociaux se prêtant main forte contre quiconque leur paraît suspect d'attenter au régime établi.

Évite donc les tempêtes dans un verre d'eau, les séditions en miniature. Ne sois un réfractaire ni un déserteur. Tu n'es pas le plus fort : sois le plus intelligent. N'insulte point tes officiers ; ne prêche pas l'anti-militarisme. Mais pense librement ! Mais entretiens

comme une flamme précieuse ta croyance libertaire ! Qu'elle brille sur ta vie, ainsi qu'une étoile secourable ; qu'elle te conduise sans naufrage et sans retard vers le port de la libération ! Reste maître de toi-même. Ne consens jamais à des actes que, libre et seul juge de tes actions, tu regarderais comme infâmes ou scélérats.

Ne tue pas ! Et, si l'on te prescrit de tuer, refuse d'obéir, cette fois, comme les Quakers d'Angleterre et les Doukhobors de Russie. Ne tue pas ! C'est la loi, non chrétienne, mais universelle, précepte d'amour et de solidarité que nul ne peut abroger, mais que tous doivent accomplir.

La plupart de tes compagnons ont fait serment de ne pas tirer sur les mineurs, de ne pas ouïr le commandement fraticide. Oseront-ils davantage braquer leurs armes sur leurs frères d'Angleterre, d'Italie ou d'Allemagne, si la guerre les mettait en présence dans un jour de malheur ? Ces ennemis coupables seulement d'être nés sur le versant d'une colline, sur la berge d'un fleuve qui séparent leurs champs du tien, ces ennemis, dont le tort le plus clair est de se nommer Frantz quand tu t'appelles François, ils ont les mêmes intérêts, les mêmes affections qui te pressent. Ils ont, là-bas, des compagnes, leur mère et des amis dont les yeux se mouillèrent au départ. Ils aiment, eux aussi, la clarté du soleil et le parfum des bois. Ils portent dans leurs veines le sang

pourpré de la jeunesse. Ils s'avancent, comme toi, pleins de vie, à la conquête du bonheur. Ne tue pas ! Refuse ta main aussi bien que ta pensée à l'homicide collectif. Ne sois pas un valet du massacre. Ne tache pas de sang la fleur de ton avril. Et, quel que puisse être le résultat de ce propos, abstiens-toi, mon fils, de créer de la douleur !

Les docteurs du Nationalisme ; les vieux messieurs de la Patrie française, à défaut de Joseph de Maistre, encore dans un moins beau langage, te diront que la guerre est nécessaire, que l'échafaud est utile, que la faim, les supplices, la dévastation équivalent, pour le genre humain, à la saignée hippocratique. Garde-toi d'écouter ces énergumènes ou de croire en ces histrions. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas reconquérir des provinces ou faire de la peine à Chamberlain, c'est gagner une bonne place, dîner chez les marquis et décrocher leur cuistrerie originelle dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain.

Le grand soleil de bonté, de justice et de miséricorde, qui monte à l'horizon des temps futurs, épouvante ces nocturnes oiseaux ; ils tourbillonnent dans les lueurs paisibles du matin, sans trouver où planter leur bec retors et leurs serres impuissantes. Ils cherchent les précipices de ténèbres, et les cavernes, et les ruines, qui les défendent contre la beauté du jour. Qu'ils y rentrent, avec leurs haines caduques, leurs mensonges et

leurs crimes ! Toi, camarade, poursuis vers l'aurore ; méprise derrière toi ces fantômes de la nuit.

Conquiers — il est temps — pour tes frères et pour toi un renom de mansuétude. Que le préjugé militaire n'entame point cette armure de douceur qui te préservera de la tache ineffaçable, de la juste réprobation qu'inspire l'homme qui tue aux cœurs droits, aux esprits lucides.

Obéis à la conscription, aux ordres ineptes ou malveillants de tes chefs. Ne te retire pas sur l'Aventin, d'où la maréchaussée aurait bientôt fait de te déloger. Mais ne tue pas, même au prix de ta vie, et refuse sur ton front le stigmaté de Caïn.

Alors, par ce fait de ta volonté, par un entêtement généreux à ne pas accepter la loi qui dégrade et endurecit, alors, conscrit, enfant du peuple et digne de tes origines, tu briseras les fers de ta longue servitude, et, soutien de la Révolution en marche, tu seras d'ores et déjà, l'homme des temps nouveaux, l'homme conscient et libre ne relevant plus que de son intelligence et de son cœur.

Novembre 1903.

DISCOURS
POUR LA PAIX²

Avant-propos
de l'éditeur de 1928.

Les pages qu'on va lire ont été publiées pour la première fois, en 1909, à Paris, par M. A. Messein, éditeur. Épuisées depuis longtemps, elles sont devenues fort rares et nous sommes heureux de pouvoir les réimprimer dans notre Collection des Meilleures Œuvres Rationalistes.

Depuis le jour où ces lignes fulgurantes ont été tracées, la guerre horrible est venue décimer et avilir l'Europe. Les plus nobles espoirs ont été submergés par la boucherie misérable, imposée par une tyrannie sans nom. Les anathèmes portés par le merveilleux écrivain que fut Tailhade contre le militarisme et la guerre n'en ont que plus de valeur.

Pour la Paix

*VII. Fiat pax in virtute tua et
abundantia in turribus tuis.*

*VIII. Propter fratres meos et
proximos meos loquebar
pacem de te.
Psalm. 121.*

Depuis le jour illustre où, vainqueur d'Antoine et rapportant à Rome, avec le trésor des Ptolémée, une gloire qui, désormais, n'aurait plus de compétiteurs ni de jaloux, Octave, à son retour d'Actium, ferma le temple de la Guerre et, mettant fin aux discordes civiles, annonça la « Paix Romaine » à l'Univers ! depuis le jour où, souveraine du Monde, ayant détruit Carthage et maîtrisé la Gaule, la Ville de César, après un labeur plusieurs fois séculaire, entra dans sa magnificence et promulgua des lois, tous les peuples qui, tour à tour, sont entrés dans l'Histoire, ont eu l'ambition de fermer, comme Auguste, le Temple symbolique, de fonder pour toujours l'ère du travail et de la paix.

Les plus rudes soldats, les tragiques moissonneurs de cadavres, les guerriers pour qui la bataille est un jeu où s'accoise leur manie homicide, ont eux-mêmes, entre deux carnages, appelé ces jours bénis. Les princes politiques et les furieux capitaines en ont uniformément rêvé. Charles XII et Napoléon, Cromwell et Frédéric le Grand, au milieu des gestes sanguinaires, des hécatombes humaines, des sièges, des combats, des sacs et des exterminations,

tendaient à l'apaisement universel, demandaient aux armes la réalisation d'un idéal pacifique, la réunion de tous les hommes dans le même bercail, sous la houlette d'un pasteur magnanime et triomphant. Cette ambition des rois, des princes, des chefs militaires, les peuples, aujourd'hui, l'ont reprise à leur compte. Justement parcimonieux de leur vie et de leur fortune, ils demandent, pour trancher leurs différends et juger les procès de nation à nation, un tribunal plus équitable, une justice plus humaine que le hasard des combats. Au patriotisme étroit, agressif et borné des époques lointaines succède le patriotisme intelligent, respectueux du droit universel, qui n'estime pas absolument nécessaire de tuer ou de mourir pour vider une querelle et revendiquer son bien. Le pacifisme a conquis les plus nobles intelligences, ému les cœurs d'un zèle fraternel. La Conférence de La Haye, où savants, hommes d'État, légistes et docteurs ont préparé le Code pacifique, la législation qui mettra fin aux victoires sanglantes, aux entreprises meurtrières, marque une étape glorieuse de l'Humanité.

Le siècle s'est mis en marche vers la terre promise, vers la Jérusalem que célébrait déjà le poète d'Israël quand, pour ses frères et ses proches, il implorait les grâces de la paix. La Paix ! C'est elle que, depuis une semaine, en face de la mer divine, couleur de perle et d'or, la mer

² "Pour la paix", Librairie Léon Vannier éd., 1909, Paris.

qu'Henri Heine a chantée ; c'est elle dans ces fêtes de l'art et de l'esprit qui font d'Ostende une capitale de l'Europe, c'est elle que les orateurs acclament et préconisent devant un auditoire où se mêle, comme dans un parterre de rois, tout ce que la terre a de plus charmant et de plus rare : le savoir et la grâce, la compréhension et la beauté.

La Paix ! D'autres vous ont déduit les motifs politiques, les raisons économiques de l'arbitrage demandé. Cherchons à travers les poètes ce que les siècles ont mis d'élan et de confiance, l'appel immémorial des races et des tribus vers la Déesse protectrice. Dans les affres de la guerre, l'Humanité s'enfante à la paix. L'art témoigne de son irréductible espérance. Par tous pays, sans acception de climat, de religion ou de culture, les poètes ont dit ce mot, le premier que Beethoven fait ouïr dans le Schlosschor de la Neuvième symphonie, dans le final qui couronne son œuvre gigantesque : « Frères ! » et l'on peut dire, sans crainte, que la poésie, alors qu'elle est digne de ce nom épiphane, la poésie elle-même n'est autre chose qu'une invocation magnanime, un sursum corda vers la fraternité.

Chez les primitifs, cependant, les combats tiennent un rang d'honneur. Achille et Siegfried, Roland et Perceval emplissent de leurs gestes guerriers les chants des rhapsodes et des troubadours. Cependant, avec la civilisation, l'idée heureuse de la paix s'infiltré dans la

pensée humaine au moment où l'épopée et les arts lyriques pâlisent devant la philosophie. Athènes, après les Perses et les Sept devant Thèbes, applaudit les Acharniens, puis Iréné, où le réactionnaire et pieux Aristophane dénonce le péril militaire en des termes dont la violence ferait aujourd'hui fermer son théâtre et mènerait l'auteur à Fresnes-les-Rungis. Lysistrata, si impudique dans les mots, renferme une haute leçon de morale. C'est la révolte du foyer contre la caserne, les droits de l'amour attestés devant la science de la mort.

Aristophane est le plus grand poète de la Grèce, le plus grand peut-être du monde entier.

Quelle fraîcheur, quelle saine et forte joie anime ses tableaux rustiques ! La Paix est revenue ; elle enchante vigneron et laboureur qu'elle comble de bienfaits.

Quoi qu'en ait dit Musset :
« Il avait peu de grâce et de goût nullement »,

l'esprit lyrique d'Aristophane — c'est Platon qui l'atteste — fut le sanctuaire des Grâces et le temple du Saint Clairvoyant, son regard dans le dialectique de Socrate et la chicane des Sophistes, discerna une menace de ruine, la fin prochaine de la cité, l'invasion permanente des dieux, des mœurs et des goûts de l'Orient qui réduisirent, quelques siècles plus tard, le monde occidental à la raison des esclaves. Mais la haute sagesse du penseur se

couronne de pampres, s'enguirlande et rit dans les écumes du pressoir.

Salut ! Salut ! Comme je souhaite depuis longtemps rentrer dans mon champ et retourner avec ma pioche mon petit terrain ! Salut ! Salut ! Combien nous attendrit ta venue, ô Déesse bien-aimée. Je suis consumé du regret de ton absence et je veux ardemment retourner aux champs.

Nous goûtions, grâce à toi, depuis longtemps, mille douceurs gratuites et délicieuses, tu étais pour les agriculteurs un gâteau de froment et la santé. Aussi les vignes, les jeunes figuiers, tous les plans souriaient à ton approche.

Les lendemains d'Actium réalisèrent le conte d'Aristophane. Diccepolis, Trigée et les vieillards d'Acharné purent alors goûter les fruits de leur verger, conduire la pompe d'hymen, jouer avec les belles filles et, le front ceint de lierres et d'hya-cinthes, boire en l'honneur des dieux une coupe de vin pur.

Mais la Paix, idéal suprême des groupes civilisés, la Paix, dernier terme et couronnement du contrat social, ne fut pas de longue durée. Entraînant les vainqueurs à de nouvelles entreprises, le régime, la constitution même de l'Empire, la mécanique du pouvoir imposa bientôt la guerre aux héritiers d'Auguste.

Pour combattre les Gètes, les Hyrcaniens ou les Arabes, pour demander aux Parthes les enseignes cap-

tives, pour maintenir en Orient la domination latine, déjà le consul, après neuf ans de concorde universelle, faisant crier sur ses gonds la porte redoutable, avait desserré les chaînes pesantes et poussé les verrous du temple que garde Janus aux deux fronts. Ceint de la toge gabienne, le magistrat suprême accomplit devant les yeux de Virgile ce rite formidable, déchaîna sur le monde les guerres, sources de larmes, et l'épouvante des combats.

Depuis ce jour d'horreur sacrée, les Césars ne se détournent plus de la voix homicide et les armes, de nouveau, ensanglantent l'Univers. Même les sages empereurs, les Trajan, les Marc Aurèle, ces légistes, ces philosophes couronnés qui montrèrent, au déclin du polythéisme, ce que les anciens avaient mis dans l'âme humaine de force et de beauté, ne purent contenir les fureurs de Mavors, ni refréner dans ses cavernes la Guerre aux yeux sanglants. Soumis à la nécessité de conquérir toujours pour assurer les conquêtes anciennes, bientôt de guerroyer pour défendre la civilisation gréco-latine contre l'invasion barbare, chaque jour plus féroce et plus nombreux, les meilleurs succombent dans la bataille sous le manteau de l'imperator à la tête des légions. Et c'est Marc Aurèle expirant sa grande âme chez les Quades, aux bords des glaces du Danube, Julien, frappé dans un engagement contre les Parthes, d'une flèche mortelle, pour la der-

nière fois attestant les dii consentes, âmes sublimes du Capitole, conscience et flambeau de la civilisation qui va mourir.

La nuit se fait bientôt. Une aurore de ténèbres obscurcit l'horizon. C'est le brouillard, le froid, l'hiver, une obscurité sanglante peuplée de monstres et de fantômes. Des larves rampent sur le sol. Accroupie au bord du chemin, la Sottise rabâche et déraisonne. Ça et là, des ombres équivoques s'entre-déchirent dans le chaos. Le moyen-Âge est proche, long carême de dix siècles où, sans volonté, sans ressort individuel, sans culture, l'homme ne trouve de forces que pour détruire et n'enfante que la stérilité. La joie a disparu, tout élan de ces peuples qui, d'une morose et lourde somnolence, ne s'éveillent que pour tuer. L'église n'y peut rien, même quand la Royauté naissante cherche à calmer les fureurs sauvages du monde féodal. Au début du xie siècle, l'empereur d'Allemagne Henri II, le roi Robert le Pieux se rencontrent dans un vallon des Ardennes, comme cinq cents ans plus tard, Henri Plantagenet et François de Valois dans le camp de Boulogne, sous les tentes de drap d'or. Ils font, à Mouzon, le premier essai de conférence pacifiste. Pasteurs d'hommes, ils se préoccupent de leurs ouailles autrement que pour les tondre ou les saigner. Ils s'efforcent d'amplifier les Trêves de Dieu ; ils rêvent d'accorder à leurs sujets les bienfaits du travail et de la liberté. Ils jet-

tent dans le désert médiéval cette première semence de justice fraternelle, ce bon grain qui, malgré l'aridité du sol, malgré la rigueur des saisons, lentement à travers les âges, plus robuste que les héros de l'homicide et quoi que puissent objecter les théoriciens du carnage, fructifie et se développe, ce grain de sénevé qu'ont arrosé tant de larmes et de sang mais qui germe, grandit, s'accroît, devient un arbre immense, un arbre qui sous ses rameaux protecteurs, ses ombres tutélaires, demain, abritera l'humanité.

Mais au Moyen-Âge, c'est dans les cloîtres qu'il faut chercher les Amants de la Paix, les esprits généreux qui préparent la réconciliation des hommes, l'avènement de la douceur.

Au XIII^e siècle, François d'Assise convie au banquet, non seulement les hommes, ses frères, mais la nature entière, les êtres que la métaphysique d'alors prétendait inanimés. Son cœur déborde, ruisselle de tendresse, il en épanche les effluves avant les terzines de Dante, avant le noir poème du Gibelin proscrit, le séraphique trouvère, le padre Francesco, fait entendre à la tragique Italie, aux républiques sanguinaires, aux princes meurtriers, un cri d'amour si violent, si tendre, qu'il vibre encore et chante dans nos cœurs.

Mais l'idylle ombrienne, le suave épisode, les disciples d'Assise marchant sur les traces du maître, comme jadis les pêcheurs de Galilée suivaient leur jeune dieu,

épousant, au milieu des transports, des hymnes d'allégresse, une joyeuse Pauvreté, ce clair printemps de l'Italie au XIII^e siècle est bientôt fané.

Un âge de fer se prépare où le meurtre et le dol, un mélange inouï de trahison et de férocité, de perfidie et de violence, vont couvrir de deuil, de ruines et de honte, les peuples d'Occident. Le xiv^e siècle est une des plus sombres minutes de l'histoire. Pestes, famines, deuils, embuscades, l'Église déchirée, impuissante, au milieu de tant de crimes et d'horreur, la seule force morale qui subsiste encore, diminuée par le schisme, par le scandale du Temple et surtout par les mœurs infâmes du clergé, par la simonie et l'usure, par l'avarice effrénée, hurlante de cette louve papale que Dante nous montre « chargée dans sa maigreur, de toutes les avidités, ayant déjà contraint les peuples à vivre misérables. »

C'est alors, dans ce temps odieux, taché de boue et de poison, de sanie et d'ordure, où le sang jaillit, ruisselle, tombe à flots, épanché par des mains scélérates, c'est alors que, parmi les guerres civiles, au bruit des armes, aux appels de haine poussés par les factions qui plantent leur étendard en face du palais, criant tour à tour *popolo* ou *liberta*, cependant que blancs et noirs, Guelfes et Gibelins, échangent leurs revendications, combattent à tour de rôle, tantôt avec le peuple, tantôt avec le patriciat, mais toujours féroces, acharnés, implacables, ce-

pendant que la peste noire fauche ce peu que les fureurs civiles avaient épargné d'hommes, de femmes et d'enfants, c'est alors que, dans la ville batailleuse des Salembiene et des Tolomeï, apparaît l'une des plus suaves, l'une des plus grandes figures que les pacifistes aient le devoir d'inscrire dans leur Panthéon.

Comme sa patronne, la martyre d'Alexandrie, au matin de son adolescence, Catherine de Sienna fut choisie entre toutes, devint l'épouse de Jésus. Dans une extase d'amour, parmi les lys de flamme et les astres épanouis, le divin fiancé met au doigt de la vierge défaillante, une bague, un anneau, gage mystérieux, non d'un métal obscur tel que l'or ou l'argent, mais de lumière céleste qui, pour elle seule et dans la nuit, resplendissait. Les stigmates imprimés ne furent pas, comme ceux de Francesco, les trous sanglants et douloureux, les empreintes du Calvaire, mais bien des taches de clarté, les rayons d'un feu immatériel pénétrant la chair comme un rais de soleil pénètre le cristal, sans le briser ni le brûler. Ainsi, vivant sur le cœur même du Dieu qu'elle adorait, et comme transverbérée d'une flamme inextinguible, Catherine habita, dès ce monde, les hauteurs du Paradis. Sa parole enfantait des miracles, chassait les démons, apaisait les discordes, pacifiait les ennemis, apportait la douceur aux partis furieux.

Cette visionnaire qui percevait l'odeur même de l'Amant céleste, discourait avec lui, marchait à ses côtés, le recevait dans sa chambre, vivait dans une hallucination paradisiaque, cette visionnaire apportait dans les affaires du siècle, dans les négociations diplomatiques, dans les ambassades, une clairvoyance, une perspicacité, un sang-froid dignes des plus grands politiques, de César Borgia ou de Machiavel. Mais son domaine étant hors du monde, c'est vers l'apaisement que tendaient ses efforts. Ses lettres d'affaires surprennent par le naturel, par la simplicité. On les dirait écrites de nos jours. Si les hagiographes racontent qu'un ange lui dévoila, dans sa première ambassade à Rocca d'Orcia, chez Odoardo Salembiene, les secrets du parchemin et l'art de conduire une plume, les documents qui viennent d'elle offrent à l'historien des gestes et des mœurs une longue suite de précieux tableaux. L'image seule de la bienheureuse en est absente. Nous ne savons rien de son aspect, ni de son extérieur, comme si la personne physique avait disparu, s'était fondue, en quelque sorte, aux creusets de l'amour divin.

Ni Paolo Cagliari, ni Titien, ni Rubens, ni Van Dyck, peintres souverains, ni Martin de Voos, ni Mignard, ni Sébastien Bourdon, ni moins encore le faible Vanini ou le pompeux Brizzio, n'ont gardé quoi que ce soit de l'âme enchanteresse. Pour les uns, c'est une pa-

tricienne couronnée de perles, vêtue de brocarts ou de lampas qui, dans un cortège de Sénateurs et de Magnifiques, s'avance à la rencontre du Bambino. Portés sur un char de nuages entre les piliers corinthiens que drapent des courtines de pourpre, des anges en arroi de fête, sur le théorbe et l'archiluth, célèbrent le spozalizio. Pour les autres, la sainte, mourant d'amour, accueille le Bien-aimé, avec l'une de ces attitudes emphatiques, avec ces gestes de ballet, chers au xvii^e siècle dans la peinture dévote et les images de sainteté.

Mais plus fortement qu'un authentique portrait ou même qu'un traité sur le pacifisme, le rôle joué par Catherine, dans cette époque féroce et déloyale, nous la fait ressemblante, nous montre, sous un visage de lumière son noble esprit et son grand cœur.

Elle nous apparaît comme Béatrice à la porte du Paradis « sous un voile blanc, ceinte d'olivier, couverte d'un manteau pers et d'une couleur de flamme, tandis que le voile qui descend de sa tête ne la laisse pas apercevoir avec netteté ».

Entre sa hantise divine et les réalités quotidiennes, la cloison demeure étanche absolument. Elle négocie, elle organise, elle redresse avec une précision incomparable. Elle ramène Urbain, elle transfère d'Avignon le Saint-Siège à Rome ; elle déchire le pacte de Bertrand de Goth, qui asservissait le pape au roi de France. Elle se charge,

par deux fois, d'une ambassade à Florence ; elle réconcilie avec l'Église la Seigneurie ; elle donne, dans la peste de 1353, les plus hauts exemples de courage civique et de dévouement.

Qu'importent les querelles, qu'importent les meurtres, les vengeances, les représailles, le souvenir de Manfred, arraché de sa tombe et jeté aux corbeaux par la haine de Clément IV, les coups de poignard, les violences et les guet-apens ? Il suffit d'un juste pour affirmer l'immanence du Droit. Il suffit de Catherine de Sienne, au déclin du Moyen-Âge, pour attester que la conscience humaine vit encore, que la justice et la pitié ne sont pas mortes pour toujours. Et l'hérétique Savonarole, debout sur son bûcher, bientôt donne à la sainte une réplique glorieuse de ses charmes et de ses vertus.

Le temps marche. Les ans s'écoulent. Voici la minute climatérique où le monde chrétien cesse de courir les aventures, où la prose entre dans l'habitude et le commerce de la vie, où le chevalier de Rutebœuf « se décroise » pour prendre part au négoce, labourer son champ et faire valoir ses capitaux.

La « folle cathédrale » a cessé de contenir toute l'âme du peuple. Comme les emmurés sortent de leur tombeau, l'esprit humain s'évade joyeusement de l'in-pace théocratique où, depuis si longtemps, le confinaient ses prêtres et ses rois. Il ne regarde plus au ciel. Vers la terre, il abaisse

un long regard, regard de convoitise et d'amour. Il s'oriente vers le temporel, vers l'action et vers la joie. Il proclame la foi nouvelle, foi dans l'énergie et le travail, foi dans la Science qui balbutie encore et tâtonne, hante l'observatoire de l'astrologue et le laboratoire de l'alchimiste, foi dans l'avenir, dans l'âge qui commence, foi, pour tout résumer, en une seule parole, foi de l'homme dans l'Humanité.

La Renaissance est un long voyage de découverte. Si les navigateurs, si le génie humain, d'accord avec le hasard, lui dévoilent, au couchant, des mondes inconnus, d'autres explorateurs, non moins hardis, sans quitter leur maison, fondent la science, retrouvent la nature, et, secouant les dogmes, les préjugés, la torpeur d'une époque moribonde, s'embarquent joyeusement sur la mer des ténèbres, et cinglent d'un grand cœur vers les ports de l'avenir.

Le XVI^e siècle, déchiré par tant de guerres, de factions, de haines, de révoltes, le XVI^e siècle, fécond et meurtrier comme la nature elle-même, s'avance le pied dans le sang et le front vers les étoiles. Depuis le jour d'avril 1521 où, sous la protection de la main impériale, Martin Luther poussa contre Rome ce cri d'indignation qui devait changer la face du monde, les hommes d'armes, les peuples et les rois se déchirent comme des lions, disputent à coups d'épée, à grand renfort d'arquebusades, le royaume de

Dieu, le domaine pacifique de l'Esprit. Pour la tente du soldat, la controverse a déserté la chaire des docteurs : elle s'est faite meurtrière ; elle ne connaît pas d'argument plus fort que la haquebute ou le poignard. La guerre civile hurle et frappe, elle se complique de parricide, elle renchérit sur l'horreur. Elle désunit les citoyens. Elle allume le bûcher d'Anne Dubourg, prépare les torches de la Saint-Barthélemy. Et L'Hôpital, balancé entre la reine-mère et les furieux qui le gardent, évoque dans sa mémoire d'humaniste, les horreurs du fratricide antique :

*Excidat illa dies aevo, nec
postera credant
Sæcula...*

C'est alors que, riant de ce rire qui est le charme de la force et l'ornement de la raison, le plus sage des hommes et le meilleur des pédagogues, invita les furieux à résipiscence et, montrant le visage de la Guerre dans une caricature immortelle, en stigmatisa pour jamais la folie et la hideur, c'est le chant de l'alouette gauloise sur le charnier des vautours, souffletant de joie et de lumière les pesants, les immondes carnassiers.

Les bergers de Grandgosier ont dérobé leur fournée aux boulangers de Pichrochole « frappant sur ces fouaciers comme sur seigles vers, puis faisant chère lye avec ces fouaces et beaux raisins ». Or, voici que, flamberge aux vents, musique en tête, bannière déployée et luisant

au soleil, l'ost du prince à la bile grièche se rue incontinent sur les terres de l'ennemi, tuant, massacrant, dévastant, prodiguant le deuil et les désastres sans assouvir « la colère punitive » du guerrier. Le bon Grandgosier fait rendre à l'ennemi les fouaces litigieuses, et le combat finit par l'intervention de frère Jean, de Gargantua, cependant que Pichrochole va porter en Mésopotamie son humeur belliqueuse. L'on sent que Rabelais ne juge pas cette guerre plus absurde ni plus malfaisante que les prises d'armes de son temps. Il a vu les campagnes mémorables ; il n'a oublié ni les triomphes ni les défaites ; il se rappelle Marignan et Pavie ; il connaît la légende héroïque des peuples et des rois. Mais qu'importe ? Réduisez l'épopée à la mesure d'une querelle de clocher. Armez les pasteurs d'ouailles contre les garçons de fournil et vous aurez une représentation exacte des intérêts, des vertus, des vices et des appétits que la guerre met en jeu. Que ce soient deux hameaux ou deux royaumes, quelques rustres ou la fleur des chevaliers, quand l'armure s'écroule, quand le cimier se détache et que le vain orgueil de la parade militaire tombe comme un déguisement superflu, que reste-t-il en présence, à l'heure où finit le combat ? Deux hommes qui, tous deux, ont cherché à donner la mort et dont le plus robuste ou le plus heureux a trempé les mains dans le sang de son frère,

pour contenter une misérable envie, un désir aussi puénil qu'il est odieux.

« On ne fait la guerre que pour voler, disait Voltaire », et c'est pourquoi Rabelais met sur le même plan, dénigre avec un mépris égal, empereur et berger, mitrons et conquérants, Pichrochole et Charles-Quint, le capitaine Merdaille et François Ier.

Au XVII^e siècle, dans la belle ordonnance de Versailles, nulle voix ne proteste contre la Guerre, ne marchande aux héros les palmes et les lauriers. Le commandement des armées n'est-il pas, en effet, un geste monarchique, ou pour mieux dire, la fonction primordiale, essentielle au roi ? Louis XIV a des généraux pour faire ses victoires, des poètes pour les célébrer :

*Grand roi, cesse de vaincre
ou je cesse d'écrire.*

des peintres pour en fixer le détail sur des toiles infinies. Van der Meulen tient au bout de ses pincesaux le journal des campagnes de Flandre, tandis que Lebrun représente hardiment le vainqueur de Namur, sous le harnais d'Alexandre, parmi les encensements de Babylone ou, d'un geste magnanime, pardonnant à la veuve de Darius. Un sculpteur va plus loin dans la flatterie. Il déshabille en Hercule, devant la porte Saint-Martin, le fils d'Anne d'Autriche, lui met au poing la massue et la peau de lion à l'épaule, si bien que Paris admire encore à présent le Roi Soleil plastronnant sur

les boulevards sans le moindre linge, mais coiffé d'une perruque à trois mar-teaux.

La Fontaine, seul, parmi tant d'hyperboles et d'en-cens, ne manifeste pas un enthousiasme outré pour la chose guerrière :

*Fureur d'accumuler,
monstre de qui les yeux
Regardent comme un point
tous les bienfaits des dieux.*

Il trouve, pour stigmatiser l'avarice et partant l'esprit de conquête, forme hé-roïque et suprême de l'avarice, des traits que ne désavoueraient pas nos an-timilitaristes les plus outre-cuidés.

La Bruyère note avec âpreté la démence qui met aux prises les peuples et les rois :

*La guerre, dit-il, a pour elle
l'antiquité ; elle a été dans
tous les siècles ; on l'a tou-
jours vue remplir le monde
de veuves et d'orphelins,
épuiser les familles
d'héritiers et faire périr les
frères à une même bataille.
De tout temps les hommes,
pour quelques morceaux de
terre de plus ou de moins,
sont convenus entre eux de
se dépouiller, se brûler, se
tuer, s'égorger les uns les
autres, et, pour le faire plus
ingénuement, avec plus
de sûreté, ils ont inventé de
belles règles, qu'on appelle
art militaire : ils ont attaché
à la pratique de ces règles
la gloire ou la plus solide
réputation et ils ont, depuis,
enchéri de siècle en siècle
sur la manière de se dé-
truire réciproquement.*

Voilà bien le constat du mo-raliste. La Bruyère prend son parti de l'iniquité hu-maine. Ce n'est pas un ré-formateur, un tribun encore moins. Le spectacle du can-nibalisme l'intéresse ou l'amuse ; il en étudie avec curiosité les aspects et les résultats, sans prendre parti ni s'attendrir le moins du monde sur les pauvres fous que leur manie entraîne vers une mort atroce et prématu-rée.

À chaque instant, Virgile revient sur la tristesse que les armes traînent à leur suite. Il déplore les ruines et le travail perdu, et la faux incurvée qui se transforme en glaive rigide. Il déplore les combats détestés par les mères. Ici, rien de pareil. La Bruyère s'intéresse à l'évolution de la vésanie guerrière ; il en fait la cli-nique avec l'impassibilité du chirurgien que Rem-brandt a peint dans la Leçon d'anatomie.

Swift n'a pas tant de calme. Sous la glaciale ironie, on devine chez l'auteur de Gulliver, une âme compa-tissante, un cœur généreux que révoltent la sottise, l'hypocrisie et la méchance-té. C'est un esprit biblique, une sorte de puritain mal af-franchi qui stigmatise et flagelle avec un zèle de prophète les crimes, les er-reurs, les fautes de l'Adam déchu. Orgueil effréné, noir égoïsme, haine acharnée, ironie méchante, le sombre moraliste juge la nature humaine à travers son hu-meur qui n'a rien de sympa-thique ou d'indulgent. Cari-caturiste sans pair, il campe comme Hoggarth, son con-

temporain, des figures chi-mériques et véritables, d'une laideur profonde et repoussante, n'appartenant plus, dirait-on, à l'espèce humaine que par le vice et la difformité. Swift lui-même, avec son nez d'oi-seau de proie, ses lèvres mordantes et pincées, peut dire comme Richard III, dans Shakespeare : « J'ai, dès le ventre de ma mère, été brouillé avec l'amour » (P. de Saint-Victor). Jamais la nature humaine, la volup-té, l'héroïsme, la grâce et la jeunesse n'ont été plus cruellement bafouées que dans ce terrible Gulliver. Le doyen de Saint-Patrick ra-vale au-dessous de la bête l'homme civilisé. Il dégrade ses passions, rabat ses en-thousiasmes, déshonore sa beauté. À Lilliput, deux fac-tions divisent le royaume et le maintiennent en état de guerre depuis les temps immémoriaux. L'une af-firme qu'il convient d'enta-mer les œufs à la coque par le gros bout, l'autre par le petit. Gros-boutiens et pe-tits-boutiens combattent, s'égorgent, s'entredévorent sans pitié. Grands à peine comme la main, ces insectes n'ignorent aucun raffine-ment de la méchanceté guerrière : sièges, cami-sades, embûches, trahisons, attaques nocturnes et ba-tailles rangées, ils mettent à se détruire la même fureur et la même conscience que les peuples normaux. Leur petitesse n'amoin-drit pas leur inhumanité. Caricature, soit, mais combien véri-dique !

*L'infiniment petit
monstrueux et féroce
Et dans la goutte d'eau
les guerres du volvoce
Contre le vibrion*

ne sont ni moins stupides, ni moins cruels, ni moins abjects que l'homme rêvant d'accroître la misère humaine pour conquérir un lambeau de pouvoir, une parcelle infime de territoire en un coin de l'univers, pareil, disait Sénèque, à la fourmi qui disputerait un tas de boue.

À l'évocation misanthropique de Lilliput, à la boutade amère du Dean Swift³, les temps modernes ont répliqué par un appel enthousiaste à la fraternité des peuples, à l'union de toutes les races dans un durable et magnanime concert. Les poètes et les économistes, unis pour exéquer la guerre, ont appelé d'un même vœu le temps béni de la réconciliation et de la paix. Les orateurs qui m'ont précédé, hommes d'État, penseurs et philosophes, vous ont déduit les raisons qu'a le monde occidental de mettre bas les armes, les moyens, politiques et sociaux, qu'il convient d'employer pour atteindre ce but. L'appétit du bonheur, la soif de la justice ont envahi l'âme humaine, malgré les sophistes, malgré les théoriciens de la destruction et ce paradoxe abominable qui prétend que la guerre est une école d'énergie ou de moralité. En dépit de ces doctrinaires qui, suivant la trace de Joseph de Maistre,

exaltent les égorgeurs et font des grâces au bourreau, le sentiment du droit, la divine pitié sont entrés dans nos âmes et nul, désormais, ne les en bannira.

En 1848, les poètes ont formulé ce noble désir de réconciliation, promulgué ce jour « des grands destins » où « le glaive brisera le glaive », où du « combat naîtra l'amour ».

Lamartine chante l'Églogue à Pollion du XIV^e siècle dans la Marseillaise de la Paix :

*Ce ne sont pas des mers,
des cités, des frontières
Qui bornent l'héritage entre
l'humanité.
Les bornes des esprits sont
les seules barrières.
Le monde, en s'éclairant,
s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où
rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis.
Chacun est du climat de son
intelligence,
Je suis concitoyen de toute
âme qui pense :
La Vérité, c'est mon pays.*

Tolstoï, chrétien comme Swift, mais d'un christianisme plus charitable, demande à la superstition ancestrale de corroborer l'esprit nouveau : il fonde sur le retour de l'Homme aux croyances évangéliques une société digne de son grand cœur. Comme Swift, Léon Tolstoï se flatte de racheter l'Humanité par la défaite de l'amour qu'il bannit de sa république, sans même le couronner de fleurs. Gardons-nous d'un sourire trop facile. Mais, relisant le

pamphlet de Swift, rappelons-nous ce passage où, donnant pour modèle aux sujets de la reine Anne une fabuleuse espèce de chevaux, il atteste que :

*L'amour, la galanterie
n'ont aucune place dans
leur pensée et que les
jeunes couples sont unis
simplement parce que leurs
parents et leurs amis ont
décidé qu'il en serait ainsi
et que la matrone
Houyhnhm, quand elle a
produit un petit de chaque
sexe, cesse de vivre conjugalement avec son mari.*

Tolstoï semble hanté du même idéal. Procréer le moins d'enfants possible avec le moins de satisfaction lui paraît un moyen efficace, une méthode prégnante pour conquérir le paradis perdu.

« Brisez les images, voilez les vierges, priez, jeûnez, mortifiez-vous ! Pas de philosophie ! Pas de livres ! Après Jésus la science est inutile », vocifère Tertullien parmi les hérésiarques, dans la Tentation de saint Antoine.

Et Léon Tolstoï n'est pas éloigné de penser comme lui.

Cependant, la Nature maternelle offre aux enfants de la Terre la joie et l'orgueil de sentir battre un cœur dans leur poitrine, de contempler le jour, de transmettre les lampes de la vie et de goûter, ne fût-ce qu'une heure, aux coupes éternelles du printemps sacré. À mesure qu'elles se dégagent du passé, les familles humaines marchent

³ Sobriquet de Jonathan Swift.

vers la concorde, l'amour et le pardon. Ce n'est pas à l'abstinence religieuse, à l'effort stérile qu'elles demandent l'harmonie et la raison des jours futurs. Car il n'appartient qu'à la Science, à la Science qui ranime et console, de ratifier ce long espoir dont nous sommes enivrés.

Les adeptes de l'Hermétisme symbolisaient volontiers, par une figure énigmatique, la Science proscrite alors, et que nous invoquons aujourd'hui à la face du ciel comme la meilleure et la plus secourable, comme la fée auxiliaresse qui dissipe les ombres du monde moral et du monde physique, nous mène par la main vers la terre promise de l'amour, de la justice et de la beauté.

Portant avec les cornes du faune, le manteau vert de l'erdgeist, le Diable des anciens tarots a dans ses mains la lampe du savoir et le flambeau de la raison. Sur son bras gauche et écrit le mot : solve ; le mot coagula sur son bras droit.

Dissous et coagule, abats et reconstruis, jette au vent l'édifice de l'erreur ancienne pour bâtir sur ses ruines la maison de vérité. Tel est, messieurs, le sens caché de cette parole mystérieuse. La Science, après avoir brisé, émietté, réduit à néant les songes vénérables du passé, en précipite les débris dans son creuset — comme le vieil Eson dans la chaudière filiale — pour que, rajeuni et vivifié, l'antique idéal se transforme et s'adapte aux besoins des temples nou-

veaux. C'est elle qui, pour la troisième fois, clora les portes de Janus, proclamant les grands jours préconisés par le noble Virgile.

*Pollio et incipient magni
procedere menses.*

Car elle nous apprend à respecter l'existence humaine chez le plus infime, chez le plus obscur, chez le moindre, puisque le seul miracle interdit à son effort est de créer la vie. Elle efface les préjugés, emporte les rancunes, assemble, au nom de l'espérance et du travail communs, les peuples désunis.

Elle prête à l'homme des ailes. Dédaignant les frontières, elle ouvre à son courage les domaines aériens. Elle triomphe de la nuit, renverse les idoles néfastes, les pensers⁴ ténébreux, le songe des ténèbres inquiètes. Elle se tourne vers l'aurore, et, dans un geste fraternel, sur les ruines du vieux monde, instaure en pleine gloire la synthèse de l'humanité.

7 août 1908,
Kursal d'Ostende.

⁴ Forme ancienne du mot "pensers". Exemple : "Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques", André Chénier.

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Les militaires n'ont aucune utilité, si ce n'est de tuer. S'il doit y avoir une "défense" contre un "agresseur"... si tant est ! c'est bien au collectif populaire de se défendre. Obéir n'est que l'émanation d'un "pouvoir quasi religieux" d'une soi-disant "défense nationale".

"Il tourne la tête doucement vers son aimable compagne, comme si la lenteur devait ne pas réveiller les morts. Il est hagard, encore perdu dans son cauchemar quotidien... pourtant ça fait plus de deux ans qu'elle est finie, cette boucherie inhumaine, ce carnage ignoble. Il se rappelle le jour où il a planté la baïonnette dans le ventre d'un jeune homme simplement venu d'en face. Ce long bout de métal qui est allé lui déchirer les entrailles.

La pluie des obus, le bruit incessant de la mitraille, jour et nuit, métronome agaçant de la mort, l'odeur âcre de la poudre et métallique du sang, et la merde qui jaillit comme l'ultime soubresaut du vivant.



Partage gratuit-libre De Droits